

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 22 FÉVRIER 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Et il était venu. Lorsqu'il arriva, le général venait de rouvrir les yeux et de reprendre connaissance. Il reconnut son fils et lui tendit la main. Georges éclata en sanglots et tomba à genoux près du lit.

— Mon père ! mon père !

— Mon fils ! murmura le malade d'une voix faible.

Et ses yeux voilés exprimaient une ineffable joie.

Comme Georges, à genoux, ne pouvait à ce moment le surprendre, Cheverny fit un signe au médecin, appuya un doigt sur sa bouche. Il ne pouvait pas lui dire à haute voix :

— Je vous recommande de ne rien raconter à mon fils de ce qui s'est passé. Rien, jamais !

Le médecin remarqua le signe et sous prétexte d'arranger le drap et les couvertures, il se pencha sur le malade.

— Vous avez compris ? souffla le général à son oreille.

— J'ai compris.

— Vous me jurez que vous vous taisez ?

— Le faut-il vraiment ?

— Je suis seul juge, je vous l'ordonne.

— Eh bien, soyez en paix, je vous le jure.

Georges, sanglotant, toujours à genoux, n'avait rien surpris de ce colloque rapide, Cheverny essaya de sourire.

— N'oubliez pas, docteur, qu'il me faut deux jours de vie.

Le médecin avait préparé un énergique cordial. Il le lui fit boire. Un peu de sang apparut aux joues flétries et pâlies du général.

— Cela me fait du bien. Merci, dit-il d'une voix plus accentuée.

Et à Georges.

— Pourquoi pleures-tu comme un enfant ? Sois homme. La mort est peu de chose, va, pour nous autres, surtout, les soldats.

Georges essuya ses yeux, se releva et embrassa son père.

— Je t'aime tant. Je t'avais laissé, il y a deux jours, plein de santé, plein de vie, faisant encore, pour toi et pour moi, des projets d'avenir, et aujourd'hui, aujourd'hui, oh ! mon Dieu !

Et ses pleurs redoublèrent. Puis tout à coup, les larmes brusquement séchées :

— Ah ! mais je te vengerai, je veux tout savoir, qui t'a blessé ? Pourquoi ce duel ?

Se tournant vers le médecin :

— Il est inutile que mon père se fatigue à me faire ce récit. Vous assistiez à cette rencontre, docteur ?

— Oui.

— Dites-moi tout.

— Je ne sais rien des causes du duel. Je ne connais que ce que j'ai vu : votre père blessé, au premier échange des balles.

— Et son adversaire ?

— Se nomme Jaguelain.

Georges parut frappé en entendant ce nom.

— Jaguelain ! murmura-t-il. Ce nom ne m'est pas inconnu. Il me semble l'avoir vu souvent cité, dans des journaux, parmi les tireurs, à certaines soirées d'escrime, ou dans les tirs au pistolet.

— C'est bien cela.

— Ah !

Il resta silencieux et cette fois s'adressant à son père :

— Tu connaissais cet homme ?

— Oui.

— Je l'ignorais.

— C'est possible.

— Pourquoi t'es-tu battu avec lui ?

— Une querelle au cercle.

— Au cercle ? Tu n'y vas jamais.

— Je m'y trouvais pourtant, dit le général avec douceur.

— Et le motif ?

— Puéril, comme toutes les querelles de cercle.

— Et tu te serais battu, toi, pour un motif puéril, toi dont personne, assurément, ne peut suspecter la bravoure ?

— Oui, Georges, et veuille bien me faire une promesse.

— Laquelle, père ?

— Ne m'interroge pas plus longtemps sur ce duel.

— Je te le promets, dit l'officier tout soucieux.

— Je veux une autre promesse encore !

— Quoi donc ?

— Je me suis battu. J'ai été blessé. Je sens

que je vais mourir. Mais tout s'est loyalement

passé. Les témoins te le diront. Le procès-verbal

te l'affirmera. Promets-moi donc de ne jamais

provoquer ce Jaguelain et de ne jamais rechercher,

je puis bien te le dire, car tu as compris, de ne

jamais rechercher les vraies causes de cette ren-

contre.

Et comme Georges hésitait :

— Je t'en prie. Je te l'ordonne.

— C'est bien, père. Je ne t'ai jamais désobéi.

Le blessé sembla soulagé. Il respira moins pé-

niellement. Il resta quelque temps silencieux,

paraissant se recueillir.

— Docteur, dit-il, veuillez me laisser seul avec

Georges.

Le médecin sortit.

— Ecoute Georges, dit le général, je vais droit

au but parce que je n'ai que quelques heures à

vivre. Et je désire bien les employer, ces heu-

res-là. Je ne t'ai jamais interrogé sur l'état de

ton cœur. J'attendais tes confidences. Ces con-

fidences ne venant pas, je suis bien obligé de les

provoquer. Il m'a semblé remarquer depuis quel-

que temps, mon cher Georges, que ton cœur n'était

plus libre et que tu aimais.

— C'est vrai, père.

— Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— J'attendais.

— Quoi donc ?

— Une certitude. Je voulais savoir si je suis

aimé.

— Et le sais-tu ?

— Non. Je le crois, mais, cependant, j'ai peur.

— Comment ne t'aimerait-on pas ? dit le père,

avec orgueil. Et la jeune fille que tu as choisie,

veux-tu me permettre de te la nommer ? Car je

crois avoir deviné, vois-tu.

— Oh ! mon père !

— C'est Marguerite de Pontalès, la fille de mon

vieil ami.

Et mentalement il ajoutait :

— La fille de Thérèse !

— Oui, mon père, c'est elle !

— Tu l'aimes bien !

— De toute mon âme.

— Et tu serais heureux si elle devenait ta

femme ?

— Oh ! père, mais je ne comprends pas la vie

sans elle. Sans elle, ah ! que l'existence serait mo-

notone ! Que veux-tu que je devienne si elle n'est

pas auprès de moi ? Ma pensée est pleine de son

image. Peut-on la voir sans l'aimer ? Quel trésor,

mon père ! J'ai peur de ne pas être digne de l'ob-

tenir.

— Elle sera ta femme, je te le promets.

— Mais si elle ne m'aime pas ?

— Elle sera ta femme. Je t'en donnerai la cer-

titude avant de mourir. Si tu la tiens de son père,

je veux que tu la tiennes aussi un peu de moi.

Il retomba sur son oreiller, non qu'il fût plus

fatigué des efforts qu'il faisait pour parler. Le

breuvage fortifiant du médecin le surexcitait et

lui faisait oublier sa blessure. Elles s'écoulaient

rapides et vertigineuses les dernières minutes qu'il

lui restait à vivre ; mais peu lui importait de les

user et de raccourcir ses jours chancelants, s'il

pouvait jusqu'au bout accomplir son devoir, un

devoir paternel et sacré. S'il avait laissé tomber

sa tête sur l'oreiller c'est que subitement l'image

de tout un avenir venait de passer devant ses yeux, un avenir plus heureux que n'avait été toute sa vie, celui de Georges.

— Étrange destinée ! pensait-il. J'aime Thérèse.

Je ne puis l'épouser. Elle devient la femme d'un

autre qui est mon ami. Je veille sur elle. Je

sauve sa fortune et l'honneur de son nom. Elle

l'ignorera toujours, comme elle ignorera que je l'ai

aimée. Et mon fils épouse sa fille. Ainsi, mon

anour vivra dans mon fils, de même que Thérèse

vivra dans sa fille. Car Marguerite aimera mon

fils. Elle l'aime déjà, j'en suis sûr. Il est trop

noble, trop doux, trop tendre, pour qu'elle ne l'ait

pas distingué depuis longtemps. Étrange desti-

née ! Je vais donc mourir heureux.

Il oubliait le profond désespoir de sa jeunesse,

lorsqu'il avait appris que jamais Thérèse ne serait

sa femme. Il ne pensait plus qu'au bonheur de

son fils. Il y avait sur les traits du blessé une

telle expression de béatitude, un sourire tel que

Georges s'en émut. Il crut que son père venait

de mourir et qu'il souriait à la mort comme à la

délivrance.

— Père ! père !

Mais le général tourna le regard du côté de son

fils et répondant sans doute à ses pensées, il dit

ces seuls mots :

— Je t'aime tant !

Le médecin, à cette minute, frappa doucement à

la porte. Il y avait longtemps qu'il avait laissé

le général seul avec Georges. Il était inquiet. Au-

cune fatigue sur les traits du malade. Les yeux

brillaient. La figure était animée.

— Ce serait un miracle, s'il vivait, se dit le doc-

teur.

Georges s'était retiré. Cheverny dit au méde-

cin :

— Avez-vous parcouru les journaux du soir ?

— Oui, général.

— Ils publient le procès-verbal de mon duel ?

— Oui, dans la forme que vous avez vous-même

indiquée.

Et, tirant une liasse de journaux, il lut à Che-

verny le procès-verbal rédigé par les témoins.

— C'est bien, dit le malade. Je vais vous de-

mander encore un service.

— Usez et abusez de moi.

— Il faut que je vois Pontalès et Briard, le plus

tôt possible, docteur, vous comprenez pourquoi ?

— Je vais écrire à Briard, quant à Pontalès...

— Eh bien ?

— Depuis trois ou quatre heures un homme se

promène, hagard, ayant l'air d'un fou, sous vos

fenêtres, dans la rue Ampère.

Et s'approchant d'une fenêtre et soulevant le

rideau :

— Il y est encore. Certainement les passants

qui le voient le prennent pour un insensé, ou peut-

être un ivrogne, car il ressemble à l'un ou à l'autre.

— Mais quel rapport ?

— Cet homme n'est autre que Pontalès, géné-

ral.

— Le malheureux !

— Il regarde, mais il n'ose entrer. Il doit souf-

frir, car son visage est contracté ! Et quelle allure !

sa cravate est dénouée, son pardessus est frippé et

maculé de boue, de même son pantalon. Il a la

tête nue.

C'était Pontalès, en effet, désespéré, honteux,

n'osant entrer dans cet hôtel où se mourait Che-

verny, n'osant, au concierge, demander des nou-

velles parce qu'il tremblait d'apprendre que Che-

verny était mort.

— Mort ! disait-il, mort ! pour moi ! Ah ! lâche !

lâche ! que peut-il penser de moi, s'il peut encore

penser ?

Le général s'agita péniblement dans son lit.

— Docteur, puisqu'il est là, ce malheureux, vou-

driez-vous descendre et aller le prier de venir au-

près de moi ?

— A l'instant, général.

Le docteur sortit. Il fut quelques minutes

absent. Tout à coup, il rentra. Il tenait par la

main Pontalès méconnaissable et bien tel qu'il

l'avait dépeint tout à l'heure.

Pontalès resta debout au milieu de la chambre,

les yeux baissés, n'osant regarder le lit où gisait le

blessé. Celui-ci, au contraire, le considérait avec